

L'Abeille.

4me. Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur.”

4me. Année.

VOL. IV.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC. 31 Décembre 1851.

No 10.

LE DERNIER JOUR DE L'AN.

Déjà la rapide journée
Fait place aux heures du sommeil,
Et du dernier fils de l'année
S'est enfui le dernier soleil,
Près du foyer, seule, inactive,
Livrée aux souvenirs poignants,
Ma pensée erre, fugitive,
Des jours passés aux jours présents
Ma vie, au hasard arrêtée,
Longtemps de la flamme agitée
Suit les caprices éclatants,
Ou s'attache à l'aérier mobile
Qui compte sur l'émail
Les pas silencieux du temps.
Un pas encore, une heure encore,
Et l'année aura sans retour
Atteint sa dernière destinée ;
L'air qu'elle aura fait son tour.
Pourquoi de mon regard avide
La pour suivre ainsi tristement,
Quand je ne puis d'un seul moment
Retarder sa marche rapide ?
Un temps qui vient de s'écouler,
Si quelques jours pouvaient renaitre,
Il n'en est pas un seul peut-être
Que ma voix daignât rappeler !
Mais des ans la suite m'étonne ;
Leurs adieux oppressent mon cœur.
Je dis : C'est encore un ilot
Que l'âge enlève à ma couronne
Et livre au torrent destructeur ;
C'est une ombre ajoutée à l'ombre
Qui déjà s'étend sur mes jours ;
Un printemps retranché du nombre
De ceux dont je verrai le cours !
Écoutez ! . . . le timbre sonore
Lentement frémit douze fois ;
Il se tait . . . je l'écoute encore,
Et l'année expire à sa voix.
C'en est fait ; en vain je l'appelle ;
Adieu ! . . . Salut, sa sœur nouvelle,
Salut ! . . . Quels dons charment ta main !
Quels biens nous apporte ton aile !
Quels beaux jours dorment dans ton sein ?
Que dis-je ! à mon âme tremblante
Ne révèle point tes secrets.
D'espoir, de jeunesse, d'attraits,
Aujourd'hui tu parais brillante ;
Et ta course insensible et lente
Peut-être amène les regrets !
Ainsi chaque soleil se lève
Témoin de nos vœux insensés ;
Ainsi toujours son cours s'achève,
En entraînant, comme un vain rêve,
Nos vœux déçus et dispersés.
Mais l'espérance fantastique,
Répandant sa clarté magique
Dans la nuit du sombre avenir,
Nous garde, d'année en année,
Jusqu'à l'aurore fortunée
Du jour qui ne doit pas finir.

MME. AMABLE TASTU.

UNE PAGE DE L'HISTOIRE DU CANADA. LE 31 DÉCEMBRE 1775.

Lorsque le gouverneur Carleton arriva à Québec, le 16 Octobre, après la prise de Montréal par les américains sous Montgomery, le territoire de cette capitale était à peu près, tout ce qui restait à l'Angleterre. Une ville de 5,000 âmes avec une garnison de 1,800 hommes, dont 550 Canadiens, du reste assez bien munie de provisions de bouche et de guerre, défendue par l'art et par la nature, voilà le théâtre d'une lutte qui décidera du sort de l'empire britannique en Amérique.

Arnold, ancien marchand de chevaux canadiens aux États-Unis, partit de Boston vers le milieu de Septembre 1775, avec environ 1,100 hommes. Il remonta le cours de la rivière Kennebec, traversa avec des peines incroyables les montagnes qui séparent cette rivière du lac Mégantic où prend sa source, la chaudière qu'il descendit jusqu'à son embouchure. Le 9 novembre il arrive à la Pointe-Lévy et y demeura vingt-quatre heures sans être aperçu de la ville. Le 13 il traversa en canot à l'aube des mers, durant la nuit, pour ne pas être inquiété par deux frégates à l'ancre dans le port. Il se contenta d'investir la ville sans l'attaquer, en attendant que Montgomery arrivât de Montréal par terre. La jonction se fit le 1er. décembre.

Le siège ou plutôt le blocus n'offrit aucun incident remarquable pendant les premières semaines. L'ennemi maître de toutes les maisons hors des murs, faisait feu sur quiconque sortait de la ville ou se montrait sur les remparts. Une batterie érigée dans le Parc de l'Intendant, incommoda beaucoup la ville, mais elle fut réduite au silence. Arnold, qui connaissait parfaitement la ville, conçut un hardi projet que Montgomery résolut d'exécuter parce que la saison, la défection croissante des canadiens, la disette et la petite-vérole diminuaient chaque jour son armée. Il fallut brusquer l'attaque pour en finir par un de ces coups de main dont l'histoire parle toujours avec étonnement. Il divisa ses troupes en quatre corps. Les canadiens sous Levingston devaient faire une fausse atta-

que à la porte St. Jean ; un autre corps sous Brown, du côté de la citadelle, pour attirer les assiégés pendant qu'Arnold trait le long de la rivière St. Charles rejoindre à la basse ville Montgomery qui devait passer par la rue Champlain. Ils devaient ensuite monter à la Haute ville par la rue Lamontagne qui n'était pas fortifiée comme à présent.

La nuit du 30 au 31 décembre parut favorable pour l'exécution de ce hardi projet. L'obscurité était rendue plus profonde par une neige épaisse poussée par un gros vent dont le bruit empêchait de rien entendre au loin. Vers deux heures du matin (31 décembre) chacun se met en marche, et à quatre heures, des fusées donnent le signal de l'attaque. La garnison en eut connaissance, et grâce aux sages précautions du général Carleton, chacun se tint prêt à son poste.

L'attaque des portes St. Jean et St. Louis n'offrit rien de sérieux.

Montgomery à la tête de 700 hommes, s'avancé par un étroit sentier au pied de la citadelle, vers *Près-de-ville*. Il franchit heureusement une première barrière, mais parvenu à 50 verges d'une seconde défendue par sept canons et par une garde de 50 hommes dont 31 canadiens, ils s'arrêtèrent un instant comme pour écouter. N'entendant rien, il envoya un officier tout près du poste. Celui-ci après avoir écouté quelque temps vint rejoindre l'armée qui s'avancé aussitôt au pas redoublé. C'était le moment où on les attendait. Depuis longtemps déjà on les avait aperçus et tout le monde était sur pied ; les canons étaient pointés et chargés à mitraille, les mèches étaient allumées, tous dans le plus profond silence attendaient le signal du capitaine. Dès que l'ennemi fut à quelques verges du poste, il fut assailli d'un feu roulant, suivi de gémissements et de cris. Le poste continua à tirer pendant dix minutes puis cessa tout en se tenant sur ses gardes.

L'ennemi avait pris la fuite, laissant treize morts et un aide de camp du général mortellement blessé. Il mourut une heure après au poste. Le gouver-